

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(12 octobre - 11 novembre\) Item](#)[312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Enfants \(Benckendorff\)](#), [Interculturalisme](#), [Littérature](#), [Portrait](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Salon](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1839-11-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°324/317-318

Information générales

Langue Français

Cote 790, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

312 Du Val Richer, jeudi soir 7 Novembre 1839
9 heures

Je pense que depuis plusieurs jours, je ne vous écris que de courtes lettres. Cela me déplaît. Au moment où je vous écris, la perspective de Mercredi soir m'apparaît et je m'arrête. Ma lettre m'ennuie. Quand elle est partie, sa brièveté me choque ; tout ce que j'aurais pu vous dire me revient à l'esprit. C'est une conversation qui me manque. C'est presque vous qui me manquez. Presque quasi. Vous dites que le cœur n'a pas d'esprit. Ce n'est pas vrai. Je ne connais rien qui en ait autant. Rien qui en donne autant. Quel est l'amoureux qui n'a pas d'esprit. M. de Sainte-Beuve en a, sans être amoureux ; mais du plus alambiqué, quintessencié, un peloton embrouillé qui se dévide dans un labyrinthe.

Je vous vois d'ici immobile, grave étonnée, regardant les interlocuteurs, et vous en allant. Vous avez raison. C'est un défaut Français de s'adonner tout entier à une idée, une fantaisie, une conversation, une personne et de ne plus faire attention à rien ni à qui que ce soit. Défaut aggravé de notre temps par les habitudes de coterie. Les habitués d'une coterie sont peu polis. Ils se voient tous les jours, et ne se gênent plus entre eux. Delà à ne se gêner pour personne, il n'y a pas loin. Puis, il y a un argot dans une coterie, & ceux qui le parlent oublient que tout le monde, n'est pas initié. M. le Chancelier, en sa qualité d'ancien parlementaire, se croit obligé d'être pour les Jansénistes d'aimer les Jansénistes. Il ne les connaît, ni ne les aime. Rien ne ressemble moins à un Janséniste que cet esprit tout d'expédients, de billets du matin, de visites du soir, avisé, expérimenté, glissant beaucoup et ne tombant jamais. Pascal l'aurait mis dans ses *Provinciales*. Mais n'importe. Ses pères étaient Jansénistes. Il n'en entendra pas parler avec indifférence. Il ne cessera pas d'en parler. M. de Ste Beuve n'a pas les mêmes raisons de passion. Il a les raisons contraires, ce qui vaut tout autant. Il est, lui, un converti à l'amour du Jansénisme, un ancien libertin et incrédule qui s'est épris d'un enthousiasme littéraire pour austérité et la dévotion. Il a le zèle du novice comme M. le Chancelier, celui de l'hérité. Vous qui n'avez ni l'un ni l'autre, vous ne vous êtes pas trouvée de la coterie. Après avoir concédé, il faut résister. Il y a des impolitesses nationales. Chaque pays a les siennes. Quand nous serons ensemble, je vous dirai celles que je trouve aux Anglais. Pour le moment, je ne parle de M. de Ste Beuve qu'à vous. Je n'en veux pas parler légèrement. Il écrit à mon sujet une espèce de brochure qui doit paraître cet hiver dans la Revue des deux mondes. On m'a dit cela.

Vendredi 7 heures et demie

Je me lève par un singulier effet de lumière. Le ciel est rouge comme au plus chaud soleil couchant du midi. Il fait froid. Le temps ne me fait plus rien. Il n'y a point et il n'y aura point de querelle sérieuse entre le Roi et son Cabinet. Ils se céderont toujours assez l'un à l'autre pour que le dissensément n'aille jamais au delà de l'humeur. Et comme ils n'ont pas la prétention d'être amoureux l'un de l'autre entre eux l'humeur ne fait rien.

10 heures

Je ne me résigne pas à ces affaires de Péterbourg, à ces entraves de Paul, à ce renouvellement perpétuel de procédés inouïs. Il m'est venu de là depuis six mois, plus de vraie colère intérieure que d'aucune autre source depuis bien des années. Adieu. Adieu. Les jours s'écoulent. Trop lentement, mais ils s'écoulent. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 312. Val-Richer, Jeudi 7 novembre 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-11-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 18/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1937>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 7 novembre 1839

HeureSoir, 9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

Madame la Princesse de Lieven
n^e 1^{re} Flourens^{me} 2^e
Paris

Cherne
J'ose vous écrire que de toute force
j'aimerais où je pourrais, la personne
qui appartenait et si malicie. Mais
elle est partie, la bourse, une
qui vous, dès me renvient à l'Egypte
qui me manger. Ces projets
étrange, quasi. Mais bien que le
ca n'est pas vrai. Je ne connais
qui qui en donne autant. Quel est
l'Egypte ?

Le 1^{er} de Septembre 1800, il a
été plus démonté, qu'interrompu,
qui le Résidé, dans un labyrinthe
grave, énorme, regardant le jeu
deux, avec raison. C'est un défi
l'ouvrir, cette idée, une grande
telle personne, ou de ne plus faire
que que a fait. C'est une grande
habileté, de catégorie, des habiletés
bien. Il a bien fait, le jeu
intervient. Mais il a été gagné
pas loin. Plus, il y a une arme

De Val-Richer - Lundi Sois 7 Novembre 1839 790

9 h 30

Je pense que depuis plusieurs jours,
je ne vous écris que de courtes lettres. Cela me déplaît. Au
moment où je vous écris, la perspective de Mercure. Sois
m'apparait, et je m'arrête. Ma lettre m'arrange. Quand
elle est partie, la brièveté me chagrin; tout ce que j'aurai
pu vous dire me revient à l'esprit. C'est une conversation
qui me manque. Ces proches vous qui me manquez.
Proche, quasi. Vous dire que le cœur n'a pas l'esprit.
Ce n'est pas vrai. Je ne connais rien qui n'ait en tant
rien qui en donne autant. Dieu est l'amour qui n'a pas
l'esprit ?

Un enfant Béve ou a, sans être amoureux; mais
du plus débâillé, quinze ans, un poltron embourillé
qui se dévide dans un labyrinthe. Je vous ~~me~~ ^{vous} immobile
grave, sombre, regardant les interlocuteurs et vous en allant.
Vous, avez raison. C'est un enfant français de l'adolescence
tout entier à son idée, son fantaisie, une conversation
une personne, et de ne plus faire attention à rien ni à
qui que ce soit. Enfant aggraué de notre lente parle
habituée de ceterie. Les habitudes ceterie sont peu
polis. Il se tient tous les jours et ne se gêne plus
entre eux. Relâche de gêne pour personne, il n'y a
pas le moins. Puis, il y a cette orgue dans une ceterie, n.

ceux qui le parlent soutiennent que tout le monde n'est pas, dans la A
initié. M. le Chanoine, en sa qualité d'ancien parlementaire,
de ceoit obligé d'ôtre pour le Jansénisme, d'aimer le
Jansénisme. Il ne le connaît pas de la, aimes. Rien ne
ressemble moins à un Janséniste que cet esprit tout
d'expédition, de billets du matin, de visites du soir, avide,
expérimenté, gisant beaucoup et ne l'oubiant jamais.
Pascal l'aurait mis dans le Provincial. Mais n'importe.
Il peut étrangler Jansénistes. Il aimera d'autant plus parler
avec indifférence. Il ne cesserà pas d'en parler. M. de
St. Pierre n'a pas, le, même, envie de paraître. Il a 65
ans sans l'oublier, ce qui vaut tout autant. Il est, lui,
un converti à l'amour du Jansénisme, un ancien
libertin et incrédule qui s'est après l'un enthoussé au
littéraire pour l'autorité et la dévotion. Il a la
tête du novice comme M. le Chanoine, c'est-à-dire
l'hébdomadie. Vous, qui n'avez ni l'un ni l'autre, vous
ne vous êtes pas trouvés de la partie.

Après avoir connu, il faut résister. Il y a de
l'opposition, nationale. Chaque pays a le sien.
Quand nous serons ensemble, je vous dirai quelle que
je trouve aux Anglais.

Pour le moment, je ne parle de M. de St. Pierre qu'à vous. Je n'ai, vous savez, pas le temps. Il écrit à mon
sujet une espèce de brochure qui doit paraître cet hiver.

dit pas, dans la Revue des deux mondes. On n'a dit cela.

Vendredi 7 Juillet, à Paris.

Je me lève par un singulier effet de lumière. Le ciel est rouge, comme au plus haut. Soleil couchant ou lever du midi. Il fait froid. Le jour, ne me fait plus rien.

Il n'y a point où il me fasse point de quitter l'heure, entre le Roi et ses cabinets. Ils se regardent toujours avec l'autre pour que le Rattachement n'aille jamais au-delà de l'humour. Le comme il n'est pas la prétention d'être amusant. Un de l'autre, entre eux l'humour ne fait rien.

10 Juillet.

Il me désigne par l'affaire de Pichoterry, à ce sujet, de Paul, à ce renouvellement prématuré de procédé, inutile. Il m'est revenu de là, depuis hier, mais plus de trois mois, l'habitation que l'ancienne autre souffre depuis bien des années. Ainsi. Ainsi. Les jours s'écoulent. Trop lentement, mais ils s'écoulent. Ainsi.